

L'angélisme et la synecdoque ou les Américains s'en *footent*

Yves Rousseau

Number 93-94, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24169ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rousseau, Y. (1998). L'angélisme et la synecdoque ou les Américains s'en *footent*. *24 images*, (93-94), 4-5.

L'ANGÉLISME ET LA SYNECDOQUE OU LES AMÉRICAINS S'EN FOOTENT

PAR YVES ROUSSEAU

Le sport, c'est une part énorme dans l'économie de nos sociétés dites du loisir, et ce ne sont pas les guichets qui paient les Michael Jordan.

Curieusement, s'il n'existe pas encore une culture sportive totalement mondiale, cela tient avant tout à l'exception culturelle américaine. Si la musique pop et le cinéma *made in USA* tiennent le haut du pavé à l'échelle mondiale, il reste des croûtes à manger au baseball et au football améri-

américain explique sa méfiance envers le soccer.

Cela tient à la nature même de la gestion temporelle d'un match de soccer: le chrono ne s'arrête que deux fois. Quand c'est parti, on en a pour au moins 45 minutes, le malaise s'emparant du téléphage qui n'a pas d'interruption publicitaire au bout d'une petite demi-heure (une des raisons des déboires de Télé-Québec?). Je dis bien interruptions publicitaires, car il y a de la

reposit sur d'autres approches temporelles. Le football c'est des jeux de sept secondes en moyenne, suivis de deux minutes de reprises, une pléthore de statistiques, trois minutes de pub et on recommence. Le baseball quant à lui est entièrement affranchi du chronomètre et on a parfois le temps d'aller prendre une douche entre deux lancers, en mettant le son assez fort pour entendre les statistiques. Avez-vous remarqué qu'elles sont particulièrement

contents de cette héroïque résistance culturelle des USA — pourtant leur ennemi héréditaire —, eux qui ont publié (voulant sans doute surfer sur la vague médiatique du soccer, avec un soupçon d'arrière-pensée de pavé dans la mare) un monumental recueil d'articles hyper-critiques, documentés, spécialisés, sérieux dans leur pensée profonde et souvent hyper-hilarants dans leur langage hyper-jargonesque qui voue aux gémonies tout le soccer, sa culture, son organisation, ses aficionados, ses héros, ses stades, ses clubs et même le ballon qui apparaît comme suspect.

S'il n'a pas tout faux, le brûlot anti-soccer du *Monde diplomatique* pratique le péché mignon de la gauche bien-pensante, à savoir l'infantilisation du bon peuple toujours prêt à tendre son tendre postérieur afin que les forces du Mal lui fassent des choses condamnées par le pape. Bien sûr, tout ne tourne pas rond dans le monde du ballon. Il y a le tacle par derrière, les mauvaises comédies pour faire commettre des fautes à l'adversaire, les fans hystériques couverts de chapeaux ridicules, les hooligans, le racisme, les magouilles financières des propriétaires véreux, la mainmise des médias et des multinationales, la gonflette nationaleuse, le *Francé-moyen* qui va devenir encore plus insupportable vu la victoire, la culture du troupeau, l'arrogance des vedettes, les tribunes des VIP, les espoirs déçus des enfants du ghetto qui croient s'en sortir par le sport et qui ignorent que le talent et le travail ne suffisent pas

Q

u'est-ce qu'une synecdoque?

C'est dire «la France a gagné» au lieu de dire «l'équipe de la France a gagné», c'est commencer une description de match par «ils veulent gagner», après un but dire «ils vont gagner!» et à la seconde période dire «on va gagner!!» et terminer avec «on a gagné!!!»

cains pour générer les passions planétaires d'une Coupe du monde de soccer. La dernière poche de résistance au soccer est au pays de l'Oncle Sam. On a beau y avoir organisé le Mondial 94, les retombées sont nulles.

Cela tient bien sûr au désintérêt notoire de nos voisins du sud pour tout ce qui n'arrive pas quelque part entre L.A. et New York mais aussi au fait que les États-Unis ne sont pas une puissance au soccer, loin de là. «*If you can't beat them, ignore them*», dirait Homer Simpson. Cela dit, la psychopathologie du télévore

pub pendant le jeu, au moyen des incrustations, le jeu occupant toujours la moitié de l'écran du côté francophone tandis qu'à TSN, il ne restait qu'un minuscule petit quart d'écran pour le jeu. Les Latins ludiques et les Anglos pragmatiques?

Mais rien qui laisse le temps de vider sa vessie et le frigo pour revenir sans rien avoir manqué, pas même une reprise. Ce défilement ininterrompu du jeu n'aide en rien la reprise au ralenti, figure majeure du langage télévisuel sportif nord-américain. Les sports dominants à la télé américaine

absentes des commentaires au soccer? Et quand il y en a, elles relèvent plus de la superstition que du calcul des probabilités.

Pas de grosse équipe américaine, pas de tradition, pas d'arrêts de jeu, pas de statistiques, pas de public, pas d'annonceurs et donc pas de médias. Ce n'est pas demain la veille que le maillon le plus faible de cette chaîne craquera pour mettre un terme au cercle vicieux. Gageons que ce sera quand les Latinos seront majoritaires aux États...

Ce sont les gens du *Monde diplomatique* qui doivent être

toujours (le soccer étant aux fave-
las ce que le hockey était au Qué-
bec du temps de Maurice Ri-
chard), la triche, le jeu éteignoir,
l'arbitrage aléatoire, le tirage de
maillots, etc. Faut-il pour autant
interdire le sport professionnel?
Faut-il brûler Hollywood sous
prétexte que la plupart des films
qu'on y fabrique sont nuls, quand
ils ne sont pas carrément abjects?
Faut-il boudier parce que c'est une
grosse machine sans âme? C'est à
nous d'y mettre un supplément,
dame!

Quand c'est bien joué, c'est
drôlement beau le soccer, avec ses
tirs bien brossés, ses têtes piquées,
ses sprints endiablés, ses claquet-
tes de gardiens inspirés, ses mon-
tées dans l'axe. C'est encore plus
beau quand c'est bien mis en scène
par la télé mais là, il n'y a pas que
des compliments à faire. On ne
peut pas dire que RDS y a mis le
paquet. Une animatrice qui ne
pige pas grand-chose aux subti-
lités du jeu, des matches avec
description des commentateurs
d'Eurosport. RDS et TSN utili-
sèrent exactement les mêmes
images, les unes commentées par
des Français intarissables, rigolos
à force d'être hystériques et chau-
vins; les autres par des Britan-
niques plus flegmatiques; qu'on
n'a pas daigné nous montrer à
l'écran, les transformant en hom-
mes de radio. Avec l'inévitable
dyade descripteur-journaliste-de-
carrière et analyste-ex-joueur. Le
commentaire soi-disant descriptif
tombe vite dans l'interprétation,
quand ce n'est pas la synecdoque,
ce grand malentendu du sport
international. Qu'est-ce qu'une
synecdoque? C'est dire «la France
a gagné» au lieu de dire «l'équipe
de la France a gagné», c'est com-
mencer une description de match
par «ils veulent gagner», après
un but dire «ils vont gagner!» et
à la seconde période dire «on va
gagner!!» et terminer avec «on a
gagné!!!» (il dirait presque «j'ai
gagné!!!!»). Quand à l'ex-joueur-
analyste, il est tellement pris par
l'émotion qu'il se tait dans les
quinze dernières minutes de jeu.
Auparavant, il nous avait surtout
gratifiés de pensées profondes «on

n'a pas la victoire sans souffrir»
et de phrases qu'il ne pouvait
compléter, en ayant oublié le
début (ça, c'est de l'anacoluthie).
N'empêche que j'aime bien son
«asseng», à Manuel Amoros.

La mi-temps est bourrée de
pub (retour du refoulé, consé-
quence de l'impossibilité d'ar-
rêter le jeu), les reprises ne mon-
trent que la fin d'une action qui
avait souvent débuté (et fourni
les moments les plus sublimes)
au milieu du terrain; mais surtout
un problème de distance et de ca-
drage, qui ne pourrait se résorber
qu'avec la généralisation des
écrans 16/9. La caméra est trop
loin et trop proche à la fois: trop

fort et faux; ce haut dirigeant du
soccer africain qui dormait dans
les tribunes officielles pendant le
match, la fiancée de Ronaldo qui
faisait de fort jolis plans de réac-
tion. Je retiens le regard halluci-
né de Barthez, le gardien français,
qui ressemblait à un cartoon avec
ses gants blancs à trois bandes et
son côté homme-caoutchouc;
Béatrice Dalle complètement

On a beaucoup glosé sur le
sens de la victoire française et ses
retombées symboliques pour une
société qui se cherche entre la
mondialisation, la grandeur passée
et la montée de l'extrême droite.
Je retiens que la finale a mis aux
prises les équipes les plus méti-
sées, ce qui me plaît énormément
et pourrait constituer un message
fort positif, enfin quelque chose

La psychopathologie du télévore américain explique sa méfiance envers le soccer.



loin pour montrer la finesse d'un
dribble, trop proche pour saisir
l'ensemble d'un jeu où le ballon
voyage vite. La mise en scène du
soccer à la télé bute sur les parois
trop rapprochées des écrans 4/3.
Pour avoir vu en Europe des
matches sur écran 16/9 (avec réso-
lution supérieure aux normes
nord-américaines), ce n'est pas le
même jeu qu'on regarde. De plus
l'écran est encombré d'incrusta-
tions. En un match j'ai recensé
les pubs (évidemment), le chrono
du match, des noms de joueurs, le
score, la période, le logo de la sta-
tion, le signal d'un angle opposé,
les cartons et les positions des
joueurs.

Outre le jeu en tant que tel,
je retiens le travelling sur la file de
joueurs pendant les hymnes na-
tionaux. Ceux qui font du *lip-
sync*, ceux qui ne bougent même
pas les lèvres, ceux qui chantent

pétée qui attendait les joueurs en
les comparant à de la dynamite,
avec un regard entendu. Je retiens
les corps des joueurs, avec lesquels
j'ai appâté ma blonde. La coqui-
ne s'est vite intéressée aux subti-
lités de la stratégie des Italiens. Je
retiens la pub Adidas avec les
joueurs de l'équipe de France qui
demandaient aux gens de les siffler,
huer, insulter; bref de les aimer
autant que les grands joueurs des
années 80. C'est très graphique
et retors: de la belle pub. Je retiens
donc, au-delà de la victoire de
l'équipe française sur celle du
Brésil, la victoire des actionnaires
d'Adidas sur ceux de Nike qui
auraient, dit-on, versé plusieurs
centaines de millions pour que les
perdants chaussent leurs produits
alors qu'Adidas s'est acquiné avec
les gagnants pour moins d'argent.
Une raison de plus pour les Amé-
ricains de boudier le soccer?

que les politiciens sont incapables
d'affirmer par eux-mêmes d'une
manière crédible. (Voir la récu-
pération de Zidane par Chirac qui,
dans un moment d'égaré calculé
dont les politiciens ont le se-
cret, déclare: «j'aurais voulu être
goal» et qui fait copain-copain
comme c'est pas permis avec
l'enfant des banlieues dures de
Marseille après avoir déclaré en
campagne électorale que les ap-
partements des émigrés sentaient
fort). Il ne faudrait donc pas tom-
ber dans l'angélisme et voir le soc-
cer comme grand vecteur de la
fraternité universelle. La plupart
des meilleurs joueurs du PSG (le
Paris-Saint-Germain, une des
équipes mythiques du soccer
français) sont blacks ou beurs; ce
qui n'empêche pas une frange
(fange?) de supporters du PSG de
pratiquer la violence raciste or-
ganisée.

Parlant d'angélisme, pour
ceuzes et surtout celles qui sont
resté-e-s allergiques au soccer,
cette bonne vieille SRC nous
offrait tous les vendredis soir
l'intégrale d'*Angélique* de
Bernard Borderie. De la porno
pour femmes, du Arlette Cousture
des années 60, dit ma blonde, qui
en connaît un brin sur l'émer-
gence du grand récit féminin
post-beauvoirien, ce qui me donne
l'occasion de saluer le cinquante-
naire du *Deuxième sexe*. ■